

## **Vous serez mes témoins**

**Olivier Clément**

La plénitude du témoignage est évidemment celle du martyr : jamais provocation, mais toujours une réponse dont l'arrière-plan est l'amour des ennemis, – là où il ne nous est possible que de témoigner devant un monde hostile par notre silencieuse attitude, c'est l'humble acceptation des brimades dans l'amour des ennemis qui devient le meilleur témoignage.

### **Quelles sont les certitudes et les attitudes essentielles du témoignage ?**

Que le Christ est ressuscité.

Nous savons bien qu'il y a de la mort et qu'il y a de l'enfer dans l'homme et entre les hommes. Au-delà des problèmes (politiques, sociaux, économiques), il y a l'homme comme problème : l'homme rongé de néant, l'homme avide d'éternité. C'est pourquoi la seule nouvelle, qui soit pour l'homme bonne nouvelle, est qu'Il est ressuscité et qu'Il nous ressuscite. Et nous pouvons tenter d'aimer, tenter de vivre : la mort n'est plus devant nous, mais derrière nous. L'Église est cette présence *voilée* (parce que Dieu est d'une infinie discrétion), mais réelle du Christ glorifié. C'est pourquoi le témoignage de notre adhésion volontaire, de notre transparence à la vie divine, dont l'Église est la dispensatrice, ne peut être que notre sainteté.

Et la sainteté ne s'obtient que par la descente dans l'humilité, afin que nous remplissions la richesse de vie de Celui qui S'est fait pauvre pour nous.

Ainsi pourrions-nous être témoins de la joie. Joie paradoxale du cœur brisé que Dieu ne méprise pas. C'est bien évidemment au prix de la peine, de l'échec, d'un service sans grand espoir temporel que nous l'obtiendrons.

Car elle sait, cette joie, qu'il faut lutter jusqu'à la mort sans espérer jamais de victoire définitive, ni même de durable victoire temporelle, car le Royaume, que nous bâtissons, c'est dans le Christ que nous le bâtissons, et c'est seulement au retour du Christ qu'il se manifestera : nous n'avons pas la mesure de notre témoignage, de son efficacité, parce que c'est au-delà du temps et de l'histoire qu'il portera ses fruits, quand tout ressuscitera.

Elle sait, cette joie, que les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, et que l'essentiel n'est pas de réussir selon les mesures de la terre, mais de devenir justement un homme, un homme douloureux mais plein de joie.

Car l'essentiel pour témoigner que le Christ est venu et qu'Il reviendra, l'essentiel pour témoigner aux esseulés, à ceux qui pleurent, à ceux qui n'ont pas d'amour, à ceux qui ne savent pas aimer, à ceux qui pleurent leurs morts bien-aimés, l'essentiel pour témoigner que rien de ce qui *a été* vraiment ne peut s'anéantir, mais que tout sera rendu plus réel et transfiguré dans le Royaume, l'essentiel c'est notre joie.

On ne témoigne que par la sainteté, on ne témoigne de la foi que par l'expérience vécue de la foi, on ne témoigne que par la joie, née du mystérieux baptême des larmes, au-delà des grandes constructions et des grandes prétentions collectives, au-delà de la Société, de l'Histoire (au-delà et *à travers*, bien entendu), au-delà du bonheur « bien ripoliné » où l'homme d'aujourd'hui voudrait s'endormir.

L'homme, – parce qu'il est une personne créée à l'image de Dieu, parce que son cœur est insatiable, parce que son cœur insatiable ne peut en définitive se rassasier que de Dieu, l'homme face à la mort, l'homme face à l'échec de l'amour, l'homme assoiffé de vie et d'amour, que demande-

t-il en définitive sinon le témoignage de la joie ? Et qui peut le lui donner sinon les saints ?

Nous devons donc tenter, si peu que ce soit, – parce que nous ne sommes pas seuls, parce que nous appartenons à la communion des saints – de porter un peu ce témoignage de la joie dans l'exercice de notre sacerdoce royal.

Il faut forger en soi les hautes vertus de ce sacerdoce royal :

- la vraie tolérance qui n'est pas indifférence, mais respect ;
- la vraie modestie qui est faite de générosité et d'infinie patience :
  - savoir :
    - comprendre, c'est-à-dire, « prendre avec soi », en soi, et, quand l'autre ne veut pas être compris, s'effacer sans rancœur, et prier pour lui et le porter en soi tout de même ;
    - dialoguer, savoir dire « non » sans agressivité ;
    - lutter avec amour non d'abord pour convertir, mais porter et supporter son prochain, tout autre que soi, tel qu'il est.

Sur ce chemin, nous heurtons le problème de *l'autorité*. C'est que tout homme est appelé à exercer la puissance : dans sa profession, dans son milieu, sur ses enfants, dans sa famille, sur lui-même en tant que berger de son intime troupeau de passions et d'instinct.

Cette puissance, il faut qu'elle soit créatrice, qu'elle soit puissance de communion et de transfiguration, qu'elle manifeste la victoire de l'amour du Christ.

Voyez le cas limite, combien significatif, de notre époque : les « blousons noirs ». La révolte de ces adolescents (les meilleurs psychologues, les meilleurs pédagogues d'aujourd'hui sont formels) vient du fait qu'ils ont été fondamentalement déçus par l'adulte : père absent ou père « ganache », devenant périodiquement « flic ». Mais vienne un homme un peu authentique, un vrai adulte, tous leurs besoins refoulés d'admiration, de respect vont se cristalliser sur lui. C'est que cette révolte n'est pas en général négation de la paternité comme telle : elle est la recherche d'une autre paternité, liée à la liberté avec une dimension fraternelle, d'une paternité pour l'initiation de l'esprit.

Et alors, pour le chrétien, dans sa dimension de paternité, de celui qui conduit, qui enseigne, le prototype pourrait être Jean Baptiste, le plus viril et le plus humble : « Il faut qu'il croisse et que je diminue », c'est-à-dire (et cela, on peut le faire sentir, sans le dire) : « vous voilà assemblés autour de moi. Vous croyez être assemblés autour de moi, mais vous vous trompez : en réalité, *nous* sommes assemblés autour du Christ ».

Comme pour Jean Baptiste, homme du désert et des solitudes, le ressourcement de ce témoignage ne peut être avant tout que recueillement et silence.

Lentement, à l'écoute de sa Parole, laisser le Saint Esprit reconstruire notre nature. Prier sérieusement, solitairement. Tenter de devenir un homme véritable, solide, paisible, parlant peu, mais vrai.

Tenter de devenir un homme vivant, je veux dire – un vrai baptisé qui a la mort derrière soi et donc qui n'a pas peur, qui participe à la royauté secrète du Christ, à cet immense mouvement d'Ascension et de Pentecôte qui, par l'Église, ne cesse de soulever l'univers dans le Royaume.

Un homme noble, c'est-à-dire, un homme sans ressentiment, un homme qui repose sur soi-même et donc n'accuse pas sans cesse les autres dans un monde rongé de peur et de ressentiment. Un homme qui repose sur soi-même parce qu'il repose au secret de son être, comme saint Jean, sur le cœur aimant du Dieu fait homme, et qu'ainsi il peut oser vivre et oser aimer.

Un homme gratuitement émerveillé de l'existence de « Dieu avec nous » – Emmanuel – un homme qui « marche en le chantant » et par là même déchiffre toutes choses dans le Christ glorieux. Un homme gratuitement émerveillé de toute existence, et qui souffre, et pleure aussi de la distance que maintient son péché entre le visage déchu et l'icône secrète, entre les charognes et le Buisson ardent. Un homme émerveillé et douloureux et donc peu à peu pénétré d'une tendresse de tout l'être,

de cette « bienheureuse affliction », de cette « douloureuse tendresse » dont parlent les ascètes.

Ainsi, et sans le chercher, peut-être devient-on différent justement dans les paroles et les gestes les plus banals, les plus quotidiens.

Peut-être donne-t-on l'impression qu'il y a un sens, que tout n'est pas vide, que tout n'est pas absurde et gratuit. Peut-être donne-t-on l'impression de connaître *aussi* l'expérience de l'athéisme, d'avoir fait *aussi* sa « saison en enfer », mais qu'il y a encore autre chose. « Dostoïevski a su tout ce que Nietzsche a su, mais aussi quelque chose en plus », écrivait Berdiaev.

Oui, joindre à la connaissance lucide de l'enfer, la certitude que le Christ descend à jamais en enfer, pour donner la vie à ceux qui sont dans les tombeaux.

Les mots ne peuvent féconder que par le silence de la vie, la douceur des forêts fait de l'homme un arbre de paix, cet arbre près des eaux courantes, dont parle le psaume 1. On a massacré des arbres, on disait qu'ils ne servaient à rien, et l'on s'aperçoit maintenant que là, où il n'y a pas d'arbres, la terre n'est plus nourricière. Les hommes de ce temps ont besoin d'hommes qui soient arbres, ils ont besoin d'une certaine paix silencieuse : on vient vers celui auprès de qui on se sent vrai.

Cette royauté intérieure ne va pas sans une certaine magnificence, une certaine fantaisie créatrice, générosité de vie et capacité de créer de la beauté. Dieu est « le poète du ciel et de la terre », voilà ce que nous confessons, – c'est la gloire de Dieu qui baigne le monde, et c'est le Saint Esprit qui fait belles les jeunes filles.

L'esprit, dans lequel nous devons témoigner, est un esprit d'inspiration, de création, de fantaisie lumineuse et de beauté. On peut se demander si l'impuissance du monde chrétien, son incapacité devant les problèmes de la cité, de la culture, ne vient pas d'avoir fait triompher d'une manière unilatérale la robe noire du clerc (deuil permanent de qui ?!), même s'il y ajoute à notre époque les gros souliers et l'exaltation un peu simpliste du militant.

Il faudrait que la présence du chrétien soit créatrice de beauté ; je pense à David dansant devant l'arche et à cette remarque de Simone Weil que notre époque a besoin « d'une sainteté qui ait du génie... ».

Et puis, notre royaume est invisible, il n'est pas de ce monde ; ce monde, nous ne devons pas nous laisser prendre trop au sérieux par ce monde. Il y a un certain sérieux qui est trop souvent contentement de soi : le sérieux mauvais, sans humour, l'esprit de lourdeur. Oui, de l'humour, – pour briser l'engourdissement, pour donner l'impression aux hommes que nous ne les prenons pas tout à fait au sérieux, tout en les aimant beaucoup (voyez la tendre ironie du Seigneur : "voici deux épées", "oh, cela suffit", Lc 22,38). L'humour est indispensable pour semer des conflits, des incertitudes, briser la suffisance diabolique de ce monde qui se prend par trop au sérieux, indiquer « la folie de la croix ».

Royauté intérieure, magnificence, humour, tout ce témoignage de la vie doit jaillir spontanément de la prière. Seule la prière peut nous rendre transparents à l'énergie divine que recèlent les profondeurs de notre être.

Ce que nous avons à faire en tant que chrétiens, ce n'est ni fournir de bonnes recettes pour la cuisine de ce monde, ni tenir – avec les moyens de ce monde – une boutique aguichante dans la grande foire aux idées, mais d'abord, fondamentalement, être présents, avec le Nom de Jésus dans le souffle et le cœur.

Seul l'homme de prière pourra témoigner dans un monde d'inflation verbale où les mots s'entrechoquent sans que soit vaincue la solitude : seul cet homme pourra témoigner de la Parole qui s'est faite chair, de la Parole qui s'est faite visage du christianisme comme religion des visages.

Parler, oui, mais à travers le silence, ce silence qui est adoration, attention, présence efficacement attentive, capable de déceler en chacun comme dans les grandes réalités de la culture et de l'histoire, la promesse de vie, de chance, de beauté.

Silence ravitailleur. C'est « la prière de Jésus » qu'il faut évoquer ici : cri d'appel intérieur au cours d'un entretien lorsqu'une parole décisive devient nécessaire ; un chant d'amour qui peut éclairer un travail fastidieux ; instrument de lutte contre l'imagination, la rêverie qui nous font absents de nous-mêmes et nous empêchent d'être attentifs ; bénédictions invoquées sur les êtres et les choses...

Nous voulons témoigner que Dieu est amour ; notre témoignage donc ne peut être agressif ou contraignant. Un chrétien n'est jamais « anti » : autrement il finirait, au lieu de sauver ceux qu'il combat, par leur ressembler. Pas d'autre voie, donc, que l'amour des ennemis. Le témoignage est inséparable d'une certaine manière d'aimer : prière et service et parole pour que l'autre soit pleinement lui-même, qu'il soit atteint au secret de son existence personnelle. Témoigner, c'est avoir la vision communiant de la personne à qui nous nous adressons. Seul l'homme de vie profonde peut oser aujourd'hui parler de Dieu dans un monde où les désignations traditionnelles (chrétiennes aussi) sont mortes, où le langage sur Dieu (langage chrétien aussi) est une langue morte.

Être apte, par un appel intérieur à la Source de tous biens, à saisir par son esprit et à présenter le mot qu'il faut à celui qui vient de perdre un être aimé, qui vit un drame inextricable, à celui qui va mourir. Si ce n'est pas à ceux-là que nous pouvons parler, alors à qui pouvons-nous parler ?

Être témoin, c'est être celui du sein de qui « couleront des fleuves d'eau vive » (Jn, 7, 38).